

# Le feuilleton : comparaison : [suite]

Autor(en): **Duplan, J.-L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 37

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222766>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La mode des barbes très courtes s'introduisit sous le règne des rois fainéants. La jeunesse de la plupart de ces princes put influencer sur cette révolution. Par la suite, les Français dédagèrent le bas des joues, et l'on vit renaître le petit bouquet de barbe à l'extrémité du menton.

Charlemagne supprima cette réserve. Il y a même tout lieu de croire que ce monarque n'aimait pas les gens fort barbues. Il n'accorda aux Bénévotins Grimoald pour duc, qu'à condition que ce nouveau souverain obligerait les Lombards à se raser le visage.

Arithmétique. — Quel âge as-tu ?

— Attends que je compte. Je me suis mariée à 16 ans, mon mari en avait 30. Maintenant, il en a le double. J'ai donc 32 ans.



COMPARAISON

Ils remarquèrent alors un homme assis à l'autre extrémité du banc et caché dans l'ombre. Il paraissait dormir et sa tête touchait presque ses genoux.

— Il est ivre, fit Erich avec dégoût. Eh, bonhomme, qu'est-ce qui vous prend de laisser cette enfant crier de la sorte ?

Comme l'homme ne bougeait pas, Erich lui secoua le bras, mais au lieu de se réveiller, il suivit l'impulsion qu'on lui donnait et sa tête aux cheveux blancs apparut dans une raie de lumière venant de la rue. Ce triste visage de vieux pauvre, malpropre, était livide, les yeux décolorés par l'âge étaient fixes et vitreux. Erich recula d'horreur.

— Il est mort, dit-il, venez Valentine.

Valentine serrait contre elle l'enfant qui grelottait de froid et de peur.

— Venez Valentine, répéta Erich, il y a un agent au bout de la rue, je vais l'avertir.

— Viens, ma pauvre petite, dit Valentine en prenant l'enfant par la main. Mais l'enfant se remit à pleurer.

— Grand-père ! appella-t-elle de nouveau.

— Nous viendrons le chercher tout à l'heure, viens avec nous, ma pauvre petite.

— Grand-père ! appela de nouveau l'enfant.

— Viens tout de suite, ordonna Erich d'un ton bref et irrité.

Et l'enfant effrayée se tut et suivit Valentine qui lui prodiguait des mots tendres.

— Vous n'avez pas peur de la vermine ? dit le jeune homme en la voyant passer son bras autour des épaules de la petite, ces gens-là en sont généralement couverts.

Valentine se tut, le cœur serré de voir la dureté de celui qu'elle avait cru bon.

Il se passa une demi-heure avant que la police déclarât aux jeunes gens qu'elle n'avait plus besoin d'eux. Le pauvre vieux mort avait été transporté au poste, un médecin avait déclaré que sa mort était due à la rupture d'un anévrysme, on avait envoyé quelqu'un à son domicile d'où était arrivée une jeune femme ébouriffée qui poussait des exclamations et faisait des gestes tragiques. Elle avait emmené la petite et tout était fini.

— Venez, Valentine, dit Erich, nous arriverons à temps pour le deuxième acte, ma cousine doit croire que je vous ai enlevée.

— Aller au théâtre, dit Valentine la gorge serrée, non, je ne ne pourrais pas, tout me ferait mal, je pleurerais.

— Allons donc, trop sensible petite enfant, vous n'allez pas être triste pour ce vieux qui avait amplement l'âge de déménager !... Venez vite, au contraire, vous avez besoin de donner de l'air à vos pensées.

— Non, dit-elle résolument, avec une inflexion dure dans la voix, je vous laisse aller seul, vous m'excuserez auprès de Mme Hellmann.

— Comme vous voudrez, dit-il, je vous suis.  
— Non, non, dit-elle du même ton dur, sur-tout pas, laissez-moi seule.

Irrité de trouver de la résistance où il n'avait cru trouver qu'amour aveugle et parfaite soumission, il partit après un bref salut, et Valentine, seule au bord du trottoir, eut un instant l'idée de le rappeler... Mais pourquoi ? Elle n'en savait rien, et triste à mourir, le regarda s'éloigner, élégant, la démarche élastique. Il s'arrêta pour allumer une cigarette, et elle eut l'intuition qu'il allait tourner la tête pour regarder de son côté. Rapidement, elle s'en alla, regagna l'ombre des grands arbres et pleura sur la scène de misère et de tristesse qu'elle avait vue, et aussi sur son rêve...

Et, tandis qu'elle pleurait, une autre scène revivait dans sa mémoire, une scène qu'elle avait bien oubliée. C'était pendant les dernières vacances, qu'elle avait passées chez ses parents et où Maurice leur aidait à faire la moisson. Elle le revit, assis sur le bord de son char à échelles, et lancé sur la route au grand trot de ses chevaux. Il venait chercher des gerbes menacées par l'orage, et, depuis le champ, elle le regardait venir... Soudain, il immobilisa ses bêtes, descendit et souleva, du bord de la route, un petit enfant qui pleurait, les poings enfoncés dans ses yeux. De son mouchoir, il lui tamponna le visage, puis tâta ses poches et en sortit de petits objets qu'elle sut plus tard être une pièce de vingt centimes et deux rondelles de liens de corde. Finalement, il prit l'enfant sur le char, l'assit sur son genou et l'amena au champ.

— C'est un des mioches à Ficelle, le cantonnier, dit-il en arrivant, son père travaillait du côté du moulin, il faut que quelqu'un prenne le temps de le mener jusque-là.

En parlant, il prenait le petit sous les bras pour l'asseoir sur une gerbe. Comme elle revoiyait bien cette scène et l'expression de Maurice quand elle lui avait dit : « Quel bon père de famille tu feras, Maurice » et qu'il avait répondu : « J'espère bien ».

Comme il lui avait plu, à ce moment-là, avec son visage hâlé qui respirait tant de bonté et de force tranquille qu'un instant elle s'était dit que la femme qu'il choisirait serait heureuse... Cette impression n'avait été que fugitive, mais elle revenait maintenant.

— Eh bien, mademoiselle, dit Mme Hellmann le lendemain, vous avez pris votre aventure de hier au grand tragique.

— Oui, c'était impossible autrement. M. Hellmann est-il arrivé à temps ?

— C'est-à-dire qu'il a attendu derrière la porte la fin du premier acte, mais c'était très beau. Mlle Schneeberger chantait Elsa et il n'y avait pas une place vide. Vous avez eu tort de ne pas venir, d'autant plus que ce n'est pas de sitôt que vous aurez de nouveau une occasion pareille.

— C'est probablement la dernière, madame, puisqu'il faut que je vous quitte.

— Me quitter ? qu'est-ce qui vous prend ?... Hier, vous n'y pensiez pas.

— Non, pas hier, mais j'ai reçu une lettre et j'ai réfléchi... Il faut que je rentre à la maison. Mais naturellement, je ne vous quitterai pas avant d'être remplacée auprès des enfants.

— C'est tout-à-fait inutile, déclara sèchement Mme Hellmann, pendant les vacances je n'aurai besoin de personne, vous êtes libre aujourd'hui, si vous voulez.

Il arriva donc que, à deux jours de là, Valentine descendait du train à la petite gare qui dessert Sertigny. Il était nuit noire, et il faisait un très vilain temps. Avant de s'engager dans le sentier montant au travers des vignes, elle ouvrit son parapluie que le vent se mit à secouer. « Comme je vais les surprendre », songea-t-elle ravie, puis elle se dit encore avec un battement de cœur : « C'est jeudi, sera-t-il là ? »

Le village était désert et silencieux. Elle ne rencontra que Marc, le vieux journalier, qui la

salua sans la reconnaître et se retourna pour voir où elle allait. Elle descendit le raidillon qui conduit à la laiterie, traversa obliquement la petite place et se trouva devant la maison paternelle. La lumière filtrait à travers les contrevents à moitié fermés, mais elle ne peut voir qui était dans la chambre. Alors, elle frappa doucement et se renfonça dans l'ombre.

Le pas vif de sa sœur Madeleine traversa le corridor, et la porte s'ouvrit.

— Je suis une pauvre femme, dit Valentine d'une voix dolente, si vous pouviez me coucher cette nuit, je serais bien contente.

— Je m'en vais demander, dit Madeleine un peu perplexe, et elle entra dans la chambre où toute la famille, plus Maurice, était réunie autour de la table.

— C'est une pauvre femme qui demande à coucher, dit-elle.

— C'est rudement ennuyeux, dit le père en se grattant l'occiput.

— Tu ne voudrais pourtant pas la laisser dehors par ce temps, dit sévèrement sa femme.

— Non, ma foi non, mais faites-voir attention qu'elle n'ait point d'allumettes.

— Prépare le lit du cabinet, dit la mère, et mets-y une cruche, moi je m'en vais lui chauffer une tasse de café.

Elle se leva et resta toute saisie : la pauvre femme cachée dans un grand manteau, se tenait sur le seuil.

— Je trouve que vous me faites bien attendre, dit-elle en avançant d'un pas.

Le père et Albert se retournèrent brusquement au son de cette voix, tandis que Maurice devenait pâle. Puis ce furent des exclamations, des rires, des questions et des embrassades.

— Il y a encore quelqu'un là, dit Albert en se tournant vers Maurice, tu pourrais bien l'embrasser aussi.

— Pourquoi pas ? dit Valentine.

Elle s'approcha de Maurice, et dans le regard qu'ils échangèrent, tous deux comprirent que ce baiser les engageait pour la vie.

J.-L. Duplan.

**Théâtre Lumen.** — Au programme : **Le Mensonge de Nina Petrovna**, film artistique et dramatique interprété par Brigitte Helm, Warwick Ward et Franz Lederer. A chaque représentation : « La Fête des Fleurs à Zurich » et les actualités mondiales par le Paramount-Journal. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30; dimanche 15, matinée dès 14 h. 30.

**Royal Biograph.** — Un nouveau film de Jacques de Baroncelli : **Le Duel**, qui évolue dans les milieux de l'aviation. Interprétation de Mady Christians, Gabriel Gabrio et Jean Murat. Au même programme : **Don Miguel**, film d'aventures du Far-West. La Fête des Fleurs à Zurich et le Paramount-Journal. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20h.30; dimanche 15, matinée dès 14 h. 30.

Pour la rédaction :  
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

**Adresses utiles**

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

**HERNIEUX**

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

**W. Margot & Cie**

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

**CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT**

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

Demandez un

**Centherbes Crespi**

l'apéritif par excellence.